



Histoire

2 AVRIL 1814 : LA BATAILLE DE VOREPPE (2^{ème} partie)

Le samedi 2 avril 1814, à une heure de l'après-midi, les canons des Buissières annoncent l'approche de l'ennemi venant par la route de Moirans, attaquant sur plusieurs points. Le mouvement des troupes, le bruit du combat et l'émotion des habitants produisent une saisissante animation. La fusillade et la canonnade se font entendre dans la plaine : nos soldats défendent pied à pied les chemins, les haies et les fossés. Repoussés par le nombre des envahisseurs, jusqu'aux retranchements de la rive droite de la Roize, ils résistent quelque temps ; bientôt, ne pouvant plus s'y maintenir, ils vont s'abriter derrière la digue de la rive gauche. Le colonel Cubières les fait soutenir par quelques compagnies et les encourage par sa présence et sa bravoure. Un combat

acharné s'engage ; nos soldats montrent un courage héroïque faisant subir de nombreuses pertes aux Autrichiens dont les morts couvrent les abords du torrent.

En même temps, sur les bords de la Roize, un corps de lanciers ennemis venant de Moirans s'avance en renfort : ils essuient d'assez graves pertes en hommes et en chevaux. Mais les tirailleurs autrichiens inquiètent nos canonnières ; l'artillerie ennemie tire de plus près ; un sous-officier français est tué par un boulet dont la trace se voit encore de nos jours sur un portail en pierre (au 344 avenue Chapays). Les lanciers s'avancent toujours malgré leurs pertes ; il devient urgent de faire rétrograder l'artillerie.

Le capitaine Debelle prend les dispositions pour l'installer sur le pont de Voreppe⁽¹⁾ afin d'en assurer la

défense. Une pièce bat la rive droite de La Roize occupée par l'ennemi, trois autres pièces sont mises en batterie en tête du pont dans la direction de la route de Moirans : les cavaliers autrichiens sont foudroyés par les boulets. Leur progression est stoppée, ce qui donne aux bataillons qui combattent aux abords du torrent, le temps de se replier en bon ordre, mais un régiment de dragons ennemis, arrivé par les bords de l'Isère, va les envelopper en les tournant par le hameau de Brandegaudière.

Après avoir ordonné la

A. Debelle, la défense de Voreppe, 1892 (coll. Ville de Voreppe)



1 - Le tableau d'Alexandre Debelle : le peintre est le fils du capitaine à cheval au centre du pont. Quand les combats se sont déroulés, il n'avait que 9 ans et on peut aisément imaginer qu'il n'était pas sur les lieux, mais lorsqu'il exécuta cette toile, il avait 87 ans et peut-être est-ce son enfance qu'il a voulu évoquer, en plaçant des enfants à gauche sur le trottoir. A cette date, il a cessé ses fonctions de Conservateur au musée de Grenoble ; il repense à sa jeunesse, à son père. Il a entendu parler de ces combats par son oncle de Gachetière, Césaire. D'ailleurs il écrivit aussi, deux ans auparavant, un récit de la bataille de Voreppe. Il signe le texte de façon quelque peu anonyme ce petit ouvrage intitulé *Voreppe en 1814* par l'expression, « un habitant de Voreppe ». Les bâtiments représentés sont ceux que le peintre avait sous les yeux en 1892. A droite, la maison qui était l'annexe de la mairie avant 2008, était alors l'hôtel du Petit Paris.

retraite, le colonel Cubières s'arrête sur le plateau du Chevalon d'où des pièces lancent encore quelques boulets sur un escadron autrichien à la sortie du bourg. Des cavaliers sont tués près de l'auberge du Petit-Grenoble ⁽²⁾. La nuit qui approche arrête les combats en cette fin de journée du 2 avril 1814. Le détachement de La Placette, passant par les hauteurs de Voreppe, rejoint les troupes du colonel Cubières qui vient de se retrancher entre La Buisserate et le pont de Pique-Pierre. Les deux rives de l'Isère sont mises en état de défense et on attend sur cette position l'attaque autrichienne.

Les Croates sont entrés dans Voreppe vers seize heures poussant des cris horribles, ponctués des coups de fusils de leurs tirailleurs. Leurs exactions coûtent la vie à cinq habitants. Retirés à la mairie, les notables voreppins attendent que la présence d'un officier supérieur fasse cesser les premiers tumultes de cette invasion. Le bourg était plein d'officiers blessés ou absents de leur corps.

Le comte d'Agoult, présent sur les lieux en fit un récit. « Nous voyons passer un état-major et un général. Nous descendons et nous présentons, un mouchoir blanc à la main, au commandant de l'avant-garde.... Quelque temps après, le général Mumb nous ordonne de faire distribuer des vivres. Les magasins français n'étant pas épuisés, leurs portes sont enfoncées et bientôt leur contenu passe dans les mains de nos envahisseurs. J'espérais alors qu'après les premiers moments de désordre, nous pourrions établir que les troupes vivraient de rations fournies régulièrement par des magasins approvisionnés par les communes voisines. D'ailleurs, on devait s'attendre que les Autrichiens chercheraient à poursuivre leurs succès et que, maîtres de Grenoble, nous ne serions plus chargés de quelques postes de communication et de l'étape pour les troupes de passage. La suite... montrera combien cet espoir était mal fondé. La première nuit fut passée à répondre à mille réclamations difficiles à satisfaire, à courir çà et là avec quelques hommes de la sauvegarde et empêcher les plus grands désordres. Le baron de Haller délivra lui-même l'hôpital de la présence des malfaiteurs et des pillards que leurs camarades blessés y avaient introduits et qui y commettaient les plus affreux excès. Nous avons fait préparer des lits dans la chapelle, quelques jours avant, et un second établissement était préparé dans la maison de l'abbé Durand. Le lendemain, nous apprîmes que le nombre des troupes établies dans la commune était de

douze mille hommes. Au Chevallon, le 3 avril, quelque résistance de la part de l'arrière-garde française avait provoqué d'autres malheurs : un enfant, le jeune Antoine Guillet âgé de neuf ans avait été mortellement atteint par une balle autrichienne tirée à travers la porte... Mais je trouvais la plus grande indifférence à ce sujet dans les généraux autrichiens et, surtout, dans le lieutenant-général Wimpfen. Son état-major donnait lui-même l'exemple de l'abus des réquisitions, de l'insolence, et s'autorisait des bruits les plus absurdes sur une prétendue résistance des paysans pour sévir injustement contre eux. Tout mon zèle dut, dès lors, se porter sur le bourg... Cent hommes bivouaquaient sur la place du château. Le pays, les hameaux, les fermes furent abandonnés au pillage ; les malheureux habitants venaient se réfugier avec leurs meubles, et le reste de leurs bestiaux chez leurs parents et leurs amis de Voreppe, car, en peu de jours, plusieurs fermes avaient été entièrement dépouillées de leur bétail. Tous les fourrages disparurent et furent foulés ou consommés. Les celliers constamment ouverts fournissaient à l'ivrognerie des soldats et entretenaient son indiscipline et son brigandage... La première brigade sur deux lignes, la première du Chevalon à l'Isère, la seconde de Gachetière à la même rivière. Une seconde brigade d'infanterie s'étendait depuis l'Isle-Clouse (maison Charvet) jusqu'au rocher des Balmes et fournissait des postes à La Malaussane, Pommiers et La Placette. Le colonel de cette brigade, demeurait chez M. de Linage,...

Telle a été la situation de la région de Voreppe pendant sept ou huit jours... On se chauffe avec les meubles, les tonneaux, les charrues et les chars. Enfin tombe la nouvelle du traité de paix imposant le retour des Bourbons. Le général Mumb en ordonne la proclamation, qui a lieu sur-le-champ, devant le perron du château. Cet événement ne fut apprécié que par bien peu de personnes : les malheurs individuels, la crainte dans laquelle nos paysans vivaient constamment lui avait ôté tout intérêt. »

Les Autrichiens s'établirent à Grenoble obligeant la municipalité à subvenir à leur subsistance : les réquisitions pleuvent sur les citoyens. Fin mai, les Alliés quittent enfin le département de l'Isère. Moins d'un an après, les Grenoblois acclameront Napoléon de retour de l'île d'Elbe ce qui permit à ses anciens soldats de ressortir les aigles qui ornaient leurs uniformes ! Ce sera le début des « Cents jours »

Jean Claude Blanchet ■

2 - L'auberge du « Petit Grenoble » se situait à l'emplacement de l'agence de la « Caisse d'Épargne » actuelle.